

Chronique romande

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE ROMANDE

Les 50 ans du Théâtre du Jorat.

On fête cet été un très bel anniversaire : le demi-siècle d'existence du Théâtre du Jorat, à Mézières. C'est en effet en 1908 que fut donnée la première pièce due à un « tandem » qui n'allait pas tarder à s'affirmer : « Henriette », de René Morax et Gustave Doret. L'animateur de l'opération, le pasteur Béranger, avait vu grand, et, bien que sa troupe fût composée d'amateurs uniquement, et le rôle du théâtre joué par le hangar des trams, n'avait pas craint de commander à l'auteur et au compositeur une œuvre inédite.

Devant le succès remporté par cette entreprise, le noyau des amateurs décida non seulement de persévérer, mais de se mettre « dans ses meubles ». D'où la construction de cet étonnant Théâtre du Jorat, dans un style de ferme vaudoise, entièrement en bois (d'où multiplication des pompiers de service) et sans une seule fenêtre. Le théâtre construit, le public supposé conquis — en fait, il vint, et il vient encore —, restait à composer le répertoire. L'imagination féconde et le métier indubitable de René Morax firent le nécessaire pendant plus de quarante ans. Citons au hasard « La Dîme », « La Belle de Moudon », « Aliénor », « Tell », « La servante d'Evolène », « Charles le Téméraire », « La Lampe d'Argile »... Tous les deux, parfois trois ans, la ville et la campagne vaudoises, puis romandes, puis suisses, prirent l'habitude de se retrouver à Mézières, dans ce Jorat verdoyant dont la paix n'est pas sans grandeur.

Les décennies ont passé, l'âge et la mort ont marqué les initiateurs de l'œuvre. Disparus le pasteur Béranger, Gustave Doret, Jean Morax et Hugonnet les décorateurs, le docteur Delay, qui reprit du pasteur le flambeau. René Morax, lui, est toujours là, mais il a accepté de voir confier à d'autres la lourde charge de concevoir des œuvres nouvelles pour Mézières. C'est ainsi que, après « Passage de l'Etoile », de Jean Villars-Gilles, et « Le Silence de la Terre », de Samuel Chevallier, nous avons vu surgir cette année un personnage nouveau — nouveau

pour le Théâtre du Jorat, mais vieux comme la nuit des temps. Moïse, le patriarche, revit de par la grâce de Géo Blanc (l'auteur du livret de la « Fête des Vignerons », 1955), en quatre actes drus, bien charpentés. « Le buisson ardent » (c'est le titre de l'œuvre) a recueilli lors de la première les applaudissements enthousiastes d'un public qui, sans aucun doute, a trouvé là d'une part la preuve que Mézières a toujours sa raison d'être, et d'autre part la certitude que des auteurs « modernes » peuvent s'adapter aux conditions très spéciales que pose le Théâtre du Jorat. La conception même de cette entreprise veut en effet que les œuvres jouées se prêtent à de grands effets de mise en scène, touchent un public extraordinairement mélangé et, dans sa majorité, non-intellectuel, et, d'une manière ou d'une autre, exaltent de nobles vertus. Le Moïse de Géo Blanc répond en tous points à ces données. Le gigantesque plateau de Mézières a été exploité à fond grâce à des effets théâtraux du meilleur aloi ; le public de chez nous, nourri d'histoire biblique, retrouve avec émotion une « histoire » qu'il connaissait depuis toujours... bien qu'il l'ait souvent, depuis lors, oubliée ; et la façon dont l'auteur campe son personnage lui donne une résonance humaine qu'on pourrait chercher en vain dans bien d'autres œuvres contemporaines.

Il est vrai que, pour les amateurs d'excellent théâtre, ce genre prête à discussion ; mais l'on ne saurait comparer la finesse d'un débat psychologique telle qu'on l'admire dans un théâtre en rond parisien aux effets forcément plus « secs » que l'on administre au spectateur de Mézières. Il est vrai, également, que le style déclamatoire qu'impose presque forcément la grande scène apparaît maintenant comme périmé. Mais l'on doit rendre cette justice à l'auteur d'une part, et au metteur en scène (et titulaire du rôle principal, Jean Davy) d'autre part, qu'ils ont tout fait pour l'éliminer. Si l'on excepte quelque enflure au premier acte, ils y sont parvenus. Et c'est là pour tous ceux — et j'en suis — qui sont persuadés que le théâtre popu-

laire, style Mézières, et le « vrai théâtre » peuvent s'allier, une occasion de se réjouir. « Le buisson ardent » marque, plus que le 50^e anniversaire, un tournant décisif dans l'histoire du Théâtre du Jorat. Disons aussi que la musique (de Sutermeister, très moderne) et les décors d'Odile Mallet, remarquables, soulignent cette tendance à un renouvellement et à un rajeunissement.

Voici pour l'œuvre. Mais, en parlant de Mézières, on ne saurait s'en tenir là. Mézières, c'est beaucoup plus qu'un théâtre : de tout temps, c'est une atmosphère. Les acteurs étrangers figurant dans la distribution parlent même d'un « esprit de Mézières ». Il est vrai que, sur le plan de leur métier, il s'agit là d'une expérience unique, car ils sont appelés non seulement à retrouver sur le plateau des acteurs et figurants strictement amateurs, mais encore à s'intégrer pour une saison entière à la vie d'un village vaudois. Marguerite Cavadasky, qui prononça en lever de rideau le « speech » de circonstance, souligna à quel point ces conditions de travail remplissaient de joie ses camarades.

Côté public, l'atmosphère des « premières » est également unique. La fanfare du cru, rangée face au théâtre de bois, joue ses marches les plus avenantes ; tout le pays est là : conseillers d'Etat, juges, officiers supérieurs, artistes de tous poils, élégantes de tous styles. Cette année, le Conseil fédéral était représenté par MM. Chaudet et Lepori (autrefois, il assistait toujours « in corpore » aux premières de Mézières). Le Général Guisan, fidèle à lui-même, était là aussi, et fut salué d'une ovation au « Parc aux Biches », ce verger sis derrière le théâtre, où, traditionnellement, invités d'honneur, acteurs et actrices, compositeur et choristes, auteur et notables, se retrouvent pour ouïr deux brefs discours, échanger leurs impressions et déguster le vin d'honneur immuablement accompagné des délicieuses « merveilles » préparées le matin même par Mmes les épouses des municipaux.

Jean-Pierre NICOD.